

Louis Gosselin

Aldo et le ballon d'or





Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514-949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Correction : France Bouchard
Conception graphique de la couverture : Audrey Grimard
Illustration de la couverture : Norbert Crispo-Simard
Photographie de Québec en couverture : Ville de Québec
Mise en page : Édiscript enr.



Les Éditions au Carré remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

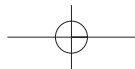
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2010
Dépôt légal :
2^e trimestre 2010
ISBN : 978-2-923335-28-5

DISTRIBUTION

Prologue inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca

*Merci à mes deux fils, Yannick et Maxime,
deux grands sportifs qui, en plus de faire
ma joie quotidienne comme père, ne cessent
de m'alimenter en anecdotes de toutes sortes
pour l'écriture de mes romans.
Merci à Josée pour sa patience et son empressement à
lire mes histoires au fur et à mesure de leur écriture.
Merci à Julien, mon éditeur, pour sa confiance et ses
précieux conseils.*



1

Port-au-Prince, Haïti, 12 janvier 2010, 15 h

Malgré une chaleur accablante, comme à tous les jours, Noah Vincent jouait au ballon avec ses amis haïtiens sur un terrain vague pendant que son père, Richard, finissait sa journée dans les bureaux de la firme d'ingénierie québécoise Belleau International. Cela faisait partie de l'entente entre Noah et son père : le fils prenait ses cours privés en matinée et en une partie de l'après-midi chez un professeur d'origine française. Il pouvait alors profiter du reste de l'après-midi pour s'amuser avec les autres adolescents de son âge en attendant que son père passe le prendre pour le retour à la maison.

Ingénieur, Richard avait été assigné à Port-au-Prince trois mois auparavant. Sa mission devait durer six mois. Il comptait bien alors ramener sa famille à Montréal pour de bon. Cela faisait au moins dix ans qu'il bourlinguait d'un pays à l'autre avec sa femme et son fils Noah. Avant Haïti, la famille Vincent avait vécu deux ans à Barcelone, en Espagne, et avant cela, en Algérie, en Afrique du Sud et même en Arabie Saoudite. Enfant, Noah avait toujours suivi ses parents sans rien dire. Cependant, en arrivant en Haïti à l'automne, il avait clairement exprimé le souhait que sa famille mette fin à ces nombreux déménagements. Il avait toujours été obligé de s'intégrer rapidement à de nouveaux groupes et à de nouveaux amis et

comme ses amis prenaient de plus en plus de place dans sa vie, il souhaitait cesser d'être constamment déraciné. Son père Richard et sa mère Catherine le comprenaient très bien et, ensemble, ils avaient convenu de rentrer au pays à temps pour inscrire Noah dans un programme collégial au Québec.

Vers 16 h30, sous un ciel partiellement nuageux et par une température de 27 degrés, Noah termina son match de soccer avec ses amis. Bref, une autre journée tout à fait routinière ; l'arrivée de son père, le retour à la maison, un saut dans la piscine et le repas sur la terrasse. Mais pas cette fois ! Un séisme de magnitude 7 viendrait tout chambouler.

— Salut, dit le père de Noah en immobilisant sa camionnette, bonne journée ?

— Comme d'habitude, des cours ennuyants. Heureusement qu'il y a une récompense à la fin de la journée, mon match de soccer.

— Tu parles, un match de soccer, vous jouez sur un tout petit terrain tout bosselé.

— Pas grave, on s'amuse, rétorqua Noah, tout en grim pant à bord et en regardant les gens déambuler dans les rues de la capitale.

Le véhicule de Richard Vincent arrivait maintenant en banlieue, à quelques kilomètres de la villa qu'il habitait avec sa famille.

Puis, tout chavira. La camionnette se mit à balloter de gauche à droite et, en une fraction de seconde, la surface goudronnée se souleva littéralement à la hauteur du capot du véhicule dans un horrible grondement d'outre-tombe. Terrifié, Noah, tentait de s'agripper au tableau de bord alors que son père freinait à bloc, provoquant le dérapage du quatre roues motrices. Il sembla à Noah que les palmiers balayaient la route et qu'une force incroyable poussait le véhicule vers un côté. Aucun doute, il allait capoter. Et l'horrible séquence semblait ne jamais devoir

finir. Terrifié, Noah se couvrit le visage de ses mains car le pare-brise éclaterait certainement. Puis il sentit que le véhicule avait subitement cessé de tanguer. Il ouvrit un peu les yeux. Le tout-terrain s'était finalement arrêté dans le champ à quelques mètres de la route. Noah ouvrit complètement les yeux : son père tenait encore du pied le frein du véhicule au plancher et ses mains incrustées dans le volant.

— C'est un tremblement de terre ! Ne bouge pas ! s'exclama Richard.

Par réflexe et par protection paternelle, il posa sa main sur le genou de son fils. Une éternité s'écoula. Alors que la poussière retombait, Richard se rendait compte qu'ils venaient d'échapper à un cataclysme majeur. Lors de ses périples à l'étranger, il avait été témoin de mouvements de l'écorce terrestre ; un grondement assourdissant, deux ou trois secondes de brassage, et puis, plus rien. Son esprit d'ingénieur analysait déjà l'ampleur de la catastrophe. Il pensa à sa femme Catherine, toujours à la maison. Même si sa firme d'ingénieur l'avait bâtie, il était peu probable que la villa ait résisté au choc.

La terre avait fini de trembler, du moins pour l'instant. D'autres chocs viendraient. Richard redémarrera le véhicule dont il avait étouffé le moteur en freinant brusquement sans toucher au disque d'embrayage. Il le relança sur ce qu'était devenue la route, désormais une série de plaques vallonneuses, brisées, plus ou moins jointées. Richard engagea le véhicule sur ses quatre roues motrices et ils reprirent la route vers la maison, cahin-caha, passant par les champs quand la route devenait impraticable, morts d'inquiétude, priant pour que Catherine soit saine et sauve.

Pour ajouter à leur crainte, au fur et à mesure que le véhicule avançait sur cette route craquelée, Noah et son père ne voyaient que des maisons affaissées et leurs habitants, pris de panique. L'enfer sous toutes ses formes.

— Mon Dieu, fit Richard, ça doit être l'horreur dans la ville.

— J'espère que maman s'en est tirée, rétorqua Noah.

Richard s'apprêtait à rassurer son fils en disant n'importe quoi de positif, quand une femme, le visage couvert de sang, se jeta devant la camionnette, l'obligeant à bifurquer et à freiner brusquement.

— Aidez-moi ! Aidez-moi ! hurlait-elle.

En pensant à Catherine, Richard hésita un instant et faillit la contourner en accélérant. Mais, finalement, il décida de ranger son véhicule au bord de la route et de faire signe à son fils de le suivre. On ne peut ignorer son semblable. Devant eux, s'élevait une masse informe de béton et d'acier, ce qui avait dû être un petit immeuble commercial de deux étages auparavant.

La dame tira la manche du Québécois en direction des ruines en criant sans cesse que sa fille se trouvait toujours sous les décombres. Richard et Noah s'approchèrent de la scène et le père constata que, malgré toute sa bonne volonté, il ne pouvait tout simplement pas soulever les énormes blocs de ciment enchevêtrés. Des gens commencèrent à surgir et à se rassembler autour de l'édifice effondré. Richard comprit qu'il s'agissait effectivement d'un petit commerce et qu'on lui disait en créole que plusieurs personnes étaient sans doute prisonnières des décombres. Quel que soit l'endroit où ils regardaient, il n'y avait aucun équipement qui aurait pu être utilisé. Que des décombres à perte de vue et des gens qui gémissaient en regardant le ciel.

— Je ne peux rien faire ! cria Richard en tentant de soulever une poutre de bois beaucoup trop lourde.

À moins de dix mètres de là, un homme assis près de la route, pleurait en tenant sa jambe qui faisait un angle de 90 degrés.

— On va revenir, dit Richard à la dame près de lui, nous devons aller chercher du secours.

Elle ne répondit pas, baissant simplement les yeux et les bras vers le sol.

Richard et son fils retournèrent rapidement à la camionnette, essayant de conserver le maximum de vitesse sur la route défoncée, vers la maison familiale. Les deux gardaient le silence, n'osant partager leur inquiétude à propos de la mère. Chose certaine, la maison n'avait pas pu résister. Tout ce qu'ils espéraient, c'était que Catherine s'était trouvée à l'extérieur lors de la secousse et qu'elle soit saine et sauve. Pendant une dizaine de minutes, ils durent ralentir pour éviter les débris et contourner un camion renversé. Partout, que misère et désolation. Puis, au détour d'une courbe, Richard aperçut sa petite maison de construction plus récente... un peu de guingois, mais miraculeusement toujours debout. Il se tourna vers son fils et, pour la première fois depuis le séisme, il se permit d'esquisser un léger sourire, malgré une larme qui perlait au coin de son œil.

Catherine était dehors tout près de la maison. Elle discutait avec des voisins dont un autre couple de Québécois participant à la même mission, sain et sauf lui aussi. En voyant la camionnette noire arriver, Catherine se rua vers elle, cherchant désespérément à voir si Noah était avec son père. Richard coupa le moteur et courut vers elle pour la prendre dans ses bras.

— J'ai eu tellement peur ! dit-elle en s'accrochant à Richard, puis à Noah.

— Ça va aller, répondit simplement Richard en sachant toutefois que plus rien n'allait dans ce pays.

— Tu devrais voir ça, m'man, les maisons sont détruites partout et il y a plusieurs morts !

La famille Vincent entra dans la maison. Celle-ci semblait relativement intacte. Il n'y avait plus d'électricité.

— Je dois y retourner, dit Richard.

— Pas question, répondit Catherine.

— J'ai promis que j'irais chercher du secours, répondit Richard.

— C'est vrai, confirma Noah.

Catherine se résigna. Port-au-Prince n'était qu'à une dizaine de kilomètres tout au plus, mais la route serait longue. Richard promit de revenir avant la nuit. Il ignorait s'il pourrait aider quelqu'un, mais il savait qu'il devait y aller.

— Je veux y aller aussi, fit Noah.

— Tu restes avec ta mère, ordonna Richard sur un ton qui ne laissait aucune place à la négociation.

Catherine s'approcha pour embrasser son mari qui monta dans le 4 × 4. Une fois en route, Richard revit les mêmes scènes de désolation. Il repassa devant l'endroit où il avait vu cette dame ensanglantée, un peu plus tôt. Plusieurs personnes s'y trouvaient maintenant et Richard se dit qu'il pourrait sans doute être plus utile ailleurs. Il poursuivit sa route jusqu'aux portes de la capitale.

Un immense nuage de poussière s'était formé au-dessus de la ville. Il alla aussi loin qu'il le put avec son véhicule, mais rapidement l'encombrement de débris fut tel qu'il dut s'astreindre à marcher. Tout simplement, Port-au-Prince était détruite. Des gens, partout dans les rues, hurlaient, pleuraient, face à des amas de ciment et de fer. Tout ce qui dépassait trois ou quatre étages s'était écroulé comme un château de cartes.

Richard se joignit à un groupe improvisé qui tentait de retirer des blocs de béton d'un immeuble affaissé dans l'espoir de retrouver des survivants. Il savait déjà que dans très peu de temps, quelques heures à peine, tous ces gens réaliseraient l'ampleur des pertes humaines. Déjà, de nombreux cadavres jonchaient le sol un peu partout. L'hôpital le plus proche s'était effondré. Les blessés furent déposés sur un terrain vague entre deux immeubles en ruines. Richard ne voyait cette réalité que dans un seul petit coin de la ville, que se passait-il ailleurs ?

Puis, il pensa à des collègues de travail, arrivés la veille à Port-au-Prince et qui logeaient à l'hôtel. Il fallait tenter de les retrouver. Richard marcha à travers les ruines pendant plusieurs minutes avant de repérer le palais présidentiel, durement touché par le tremblement de terre. Puis, à quelques rues de là, l'hôtel Montana où logeaient ses collègues. Effondré, amas de décombres. En arrivant sur place, quelques volontaires tentaient de s'infiltrer pour retrouver des survivants. Richard se joignit à eux.

— Vous avez vu des Canadiens sortir de l'immeuble ? demanda-t-il à gauche et à droite.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, répondirent quelques personnes paniquées.

Après une heure de travaux sans trop de succès, Richard se résolut à retourner chez lui. Sans équipement lourd, il était impossible de réagir. Déjà, il pouvait constater que des individus se livraient au pillage. On entendait ce qui semblait être des coups de feu sporadiques. Jamais de sa vie il aurait imaginé vivre des moments si dramatiques. Des gens s'affairaient à transporter des blessés sur des civières de fortune pendant que de nombreux morts étaient déjà alignés le long des rues. Des familles entières se retrouvaient couchées sur des couvertures à attendre. Attendre quoi ? Personne ne le savait.

En rentrant chez lui, une heure plus tard, une autre secousse se fit sentir, moins longue mais, semble-t-il, aussi puissante, et il y en aurait plusieurs autres encore au cours des prochains jours, ça, il le savait.

Les bureaux de son employeur avaient résisté au séisme et les employés survivants pouvaient donc entamer avec l'ambassade du Canada les efforts de rapatriement de ses employés vers le Canada. En attendant, Richard, Catherine et Noah s'investirent totalement dans l'assistance aux autres du mieux qu'ils pouvaient. Ils avaient suffisamment de vivres à la maison pour subsister. Il y avait tant à faire. Une semaine après le cata-

clysmes, on les informa qu'ils partiraient le lendemain. Le nombre de Canadiens morts dans le séisme approchait la vingtaine et plus de deux cents personnes étaient toujours portées disparues. Pour l'ensemble du pays, on parlait déjà de plus de 110 000 morts.

Dans son siège à bord de l'avion d'Air Transat qui le ramenait à Montréal, Noah ne pouvait s'empêcher de regarder sur le petit écran les nouvelles du pays qu'il venait de quitter sachant que désormais, la vie serait différente. Jamais il n'aurait pu imaginer être un jour témoin d'un tel événement. Il avait toutefois aimé aider les autres dans ces circonstances tragiques et s'était découvert une force insoupçonnée. Il ne savait pas encore s'il serait un jour médecin, pompier, policier ou ambulancier, mais il était presque convaincu maintenant qu'il orienterait sa future carrière en ce sens.

— Tu veux manger quelque chose ? demanda sa mère.

— Non, merci, répondit-il.

— Ce n'est pas comme ça que tu vas les aider, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Bien, peut-être que tu penses aux gens là-bas qui n'ont rien à manger et que tu refuses de manger par solidarité, alors moi je te dis que ça n'aide personne que tu deviennes plus faible en ne mangeant pas.

Noah dut admettre que sa mère avait raison et il accepta le demi-sandwich qu'elle lui tendait. Le jeune garçon, de bonne carrure, avala le tout en deux grosses bouchées sous le regard amusé de sa mère. Malgré l'horreur du pays qu'il venait de quitter, Noah pensa au confort qui l'attendait à Montréal. Il rêvait déjà de se prélasser une heure ou deux dans un bain chaud pour ensuite se sécher avec de grosses serviettes de bain épaisses. Il s'interdit de penser ainsi et les images de cadavres et de désolation reprurent leur place dans son esprit. Le drame qu'il venait de vivre au cours de la dernière semaine l'avait profondément bouleversé, plus qu'il ne le croyait.

— Mesdames et messieurs, veuillez s'il vous plaît boucler votre ceinture. Nous amorçons la descente finale sur Montréal. Il est 15 heures, heure locale, le ciel est nuageux et la température indique -17 degrés, indiqua le commandant de bord par les haut-parleurs de l'appareil.

— Est-ce qu'il a dit « -17 degrés » ? demanda Noah à son père.

— Ouais, bienvenue au Québec, mon garçon ! répondit Richard en souriant.

Noah était né à Montréal, mais il n'y avait jamais remis les pieds depuis l'âge de six ans. Fils unique, sans grands-parents, ni du côté de son père, ni de celui de sa mère, Noah avait bien quelques cousins et cousines lointains au Québec, mais personne d'assez proche pour venir y passer quelques semaines. Il avait quelques souvenirs de son quartier d'enfance avec ses maisons de briques à deux étages offrant de grandes galeries à l'avant, mais rien de vraiment précis. Comment étaient les gens ? Quel était le rythme de cette ville ? Il n'en avait aucune idée.

L'avion se posa tout en douceur sur la piste de l'aéroport Trudeau de Montréal. Les passagers du vol nolisé applaudirent chaleureusement l'habileté de l'équipage à poser l'appareil, mais en même temps, ces applaudissements signifiaient la fin d'un voyage en enfer pour plusieurs d'entre eux. Rapidement, les nombreux Québécois d'origine haïtienne se levèrent de leur siège, impatients de récupérer leurs bagages pour aller rejoindre un parent ou un ami au terminal de l'aéroport où l'émotion était palpable. Plusieurs personnes attendaient l'arrivée d'un proche qu'on avait cru mort ou disparu pendant plusieurs jours.

Pour Noah cependant, l'atterrissage à Montréal représentait quelque chose de banal comparativement aux autres passagers. Ses parents s'installeraient dans une maison confortable et Richard reprendrait du service

avec le siège social de la firme d'ingénierie. Catherine continuerait à s'occuper de la demeure comme elle l'avait toujours fait. Elle n'avait jamais voulu travailler à l'extérieur. Elle avait consacré toutes ces années à prendre soin de son fils et de son mari. C'est ce qu'elle avait toujours voulu faire et ne regrettait rien. Toutefois, elle était bien consciente que Noah, 16 ans, allait bientôt voler de ses propres ailes ce qui l'obligerait, elle, à remettre quelques éléments de sa vie en question.

Quant à Noah, des arrangements avaient été pris avec la direction d'une école privée internationale afin qu'il termine son année scolaire. Il aurait à subir quelques examens pour évaluer son niveau scolaire, mais à première vue, sa mère estimait qu'il serait en mesure de s'intégrer à une classe de cinquième secondaire et ainsi préparer sa rentrée au collège dès septembre.

Il fallut plus d'une quarantaine de minutes aux passagers pour franchir les douanes canadiennes et récupérer les bagages. Quand enfin les portes donnant accès à la sortie s'ouvrirent, Noah fut témoin de scènes déchirantes entre Haïtiens de Montréal et ceux qui rentraient de Port-au-Prince. Partout on sentait la joie de se retrouver et, en même temps, la peine profonde partagée pour se consoler mutuellement de la perte d'êtres chers.

« *Kenbe rèl la* », dit-on en créole dans ces moments-là.

Richard regardait ces scènes de retrouvailles avec émotion. Lui-même avait perdu trois collègues de travail dans l'effondrement de l'hôtel Montana de Port-au-Prince où logeaient un bon nombre de touristes étrangers. Aujourd'hui, cet hôtel confortable n'était plus qu'un amas de ruines, comme bien d'autres bâtiments de la capitale.

La famille Vincent se fraya un chemin à travers les Haïtiens jusqu'à la porte extérieure de l'aéroport. Pousant le chariot rempli de valises, le reste du matériel

suivrait dans les prochaines semaines, Noah eut un autre choc en ouvrant les portes. Un froid humide et glacial fouetta son visage, l'obligeant à détourner la tête. Puis, il se dit que le froid, ce n'était rien après tout ce qu'il venait de voir. N'empêche qu'il entendit son père pousser un juron tout en se protégeant le visage du vent glacial.

Richard prit possession du véhicule qu'il avait réservé au centre de location et les Vincent quittèrent la zone aéroportuaire. Plus les kilomètres parcourus s'accumulaient, plus la perspective même de la réalité se modifiait. Tout semblait « normal » ici, pensait Noah, comme si personne ne savait ce qui venait de se dérouler en Haïti. Les gens vaquaient à leurs occupations comme si de rien n'était et cela le choquait presque. Comment pouvait-on vivre normalement quand plus de 100 000 personnes venaient de mourir de façon si tragique et subite ?

Pourtant, et Noah allait le constater au cours des heures qui suivraient, la réalité québécoise était toute autre par rapport au drame du peuple haïtien. À Montréal et un peu partout en province, des centaines de personnes bénévoles étaient à pied d'œuvre pour organiser des activités de toutes sortes afin d'amasser de l'argent pour venir en aide à Haïti. Les gouvernements avaient déjà annoncé des dons importants ; les artistes aussi, mobilisés par le chanteur québécois d'origine haïtienne, Luck Merville, s'apprêtaient à présenter un grand spectacle qui serait assurément une bonne source de financement.

La planète entière était en train de se mobiliser pour apporter une aide immédiate à Haïti et aussi pour préparer la longue reconstruction du pays. Ce soir, Noah pourrait se coucher rassuré de constater que les gens de son nouveau pays étaient aussi sensibles que lui au malheur haïtien.

Au volant de la Lexus de location, Richard Vincent parcourait les rues de Montréal, heureux lui aussi de

retrouver sa ville. Contrairement à Noah, Richard avait eu l'occasion de revenir souvent à Montréal au cours des dernières années puisque la maison mère de la compagnie s'y trouvait. Il prenait plaisir à faire quelques détours pour montrer le centre-ville à son fils et un peu plus loin vers l'est, le stade olympique. Noah, qui avait vécu dans plusieurs grandes villes du monde, n'était pas impressionné par Montréal. Pour lui, toutes les grandes villes finissaient par se ressembler.

Sentant la fatigue, Richard mit fin à son tour guidé et prit la direction de l'est de Montréal où il avait choisi de s'installer temporairement. La compagnie pour qui il travaillait lui avait trouvé une petite maison confortable pour les prochains mois. Le président de la compagnie lui-même avait appelé Richard pour le rassurer et lui dire de prendre le repos nécessaire avant de recommencer à travailler, bien conscient du stress énorme qu'il venait de vivre. Toutefois, s'il n'en tenait qu'à lui, Richard comptait bien être au bureau dès le lundi suivant. Il ne lui servait à rien de demeurer à la maison. Il se sentait bien et préférait occuper son esprit à travailler plutôt qu'à penser et repenser à tout ce qu'il venait de vivre.

Richard gara le véhicule dans la cour du bungalow. C'était une grande maison de briques brun pâle, construite sur un étage, avec un garage attenant, le genre de maisons des années 60, mais en très bon état. Elle était complètement meublée et Catherine verrait à personnaliser l'intérieur au cours des prochaines semaines. Autre avantage, elle était à moins d'un kilomètre de la future école de Noah, l'Académie Bellevue.

— Est-ce que vous pensez que je pourrais prendre une petite semaine de vacances avant de commencer l'école ? demanda Noah à ses deux parents, assis à l'avant.

— Je ne pense pas, non, répondit son père.

— Ah, je me disais que ça me ferait peut-être du bien, tenta Noah une nouvelle fois.

— Je ne pense pas, non, répéta son père.

— Ah, bien je vais y aller lundi, je pense, ajouta Noah en sachant bien que ses chances étaient nulles de faire pencher la balance de son côté.

— Je pense que oui, répondit son père, imperturbable.

— Je me serai essayé, dit Noah.

— Ouais, bien essayé, dit son père en souriant pendant que Catherine se retenait pour ne pas éclater de rire.

Pour un rare moment depuis une semaine, la tension venait de diminuer d'un cran. La vie s'imposait par-dessus la mort pour reprendre sa place et permettre à la famille Vincent de retrouver une existence normale.

Ils entrèrent dans la maison. Le salon, vaste et meublé à l'ancienne, offrait un grand foyer de pierres sur le mur du fond. Il était séparé de la cuisine par une rampe de bois verni. Pour accéder à cette cuisine et à une salle à manger adjacente, il fallait monter deux marches. Plus loin, un long corridor menait aux chambres et un escalier, au sous-sol. Noah emprunta le corridor et tourna à sa gauche, là où serait sans doute sa chambre à coucher. Pour l'instant, il n'y avait qu'une commode et un lit double recouvert d'une douillette de coton à l'effigie de Spiderman qui faisait beaucoup trop jeune pour lui, mais comme dans toutes les maisons qu'il avait habitées depuis son enfance, il aurait tôt fait de décorer le tout à son goût. Il commencerait sûrement par apposer sur les murs les affiches de ses idoles, les plus grands joueurs mondiaux de soccer, son sport préféré et sa passion.

Ayant vécu pratiquement toute sa vie en Europe et dans les pays où le foot est le sport et la passion nationale, Noah était issu de cette mentalité de soccer. Il savait que les autres jeunes québécois s'intéressaient surtout au hockey. Pour lui, Cristiano Ronaldo, David Beckham et tous les autres étaient de grandes vedettes alors qu'il ignorait qui étaient Sidney Crosby et Evgeni Malkin des Penguins de Pittsburgh.

Le premier repas en famille des Vincent fut assez simple. Richard, avec l'accord de Catherine et de Noah, commanda un repas de poulet pour livraison, le plan de soirée étant de visionner un bon film en famille. Cependant, en ouvrant le téléviseur, ils tombèrent sur une chaîne d'informations continues qui diffusait une émission spéciale sur Haïti. Sans se le dire, tous furent d'accord pour prendre les dernières nouvelles de Port-au-Prince. Le bilan ne cessait de s'alourdir, les besoins se faisaient de plus en plus pressants en termes d'eau, de nourriture et de couvertures tandis que les médias s'attardaient au sort des milliers de nouveaux orphelins.

Après une heure d'écoute, Catherine se leva la première et décida d'aller se coucher. Richard la suivit quelques minutes plus tard. Noah s'attarda encore un peu sur les reportages, tentant de se rassurer sur le sort de la population locale. Finalement, constatant qu'il avait de la difficulté à garder les yeux ouverts, il se leva de son fauteuil, ferma l'appareil et se dirigea vers son lit où il s'endormit en un rien de temps.

Le lendemain matin, Noah fut le premier à se réveiller. Il dut prendre quelques secondes avant de réaliser qu'il se trouvait dans une autre maison, une autre chambre, au Québec. Il se leva, se dirigea à la cuisine où il se servit un verre de jus d'orange. Dehors, le soleil se reflétait sur la neige. La température semblait encore assez froide, mais ce serait assurément une belle journée d'hiver.

Après avoir avalé deux rôties et un verre de lait, Noah choisit ses vêtements les plus chauds et sortit pour découvrir le quartier. Sa première destination serait l'Académie Bellevue, sa future école... dans deux jours, en fait.

Noah marchait rue des Tulipes, sa rue, empruntant ensuite la rue des Marguerites, puis des Roses où il vit un panneau de circulation indiquant une zone scolaire. Il conclut que son école devait se trouver à proximité. Il tourna à gauche sur des Lilas et aperçut un bâtiment sur

trois étages qui avait tous les airs d'une institution scolaire. Il s'approcha et put y voir le nom de l'école monté sur un socle de granit foncé : Académie Bellevue.

Comme on était samedi, l'école était fermée. Cependant, il passa par-derrière pour voir la cour et si possible, regarder par les fenêtres. Une fois à l'arrière, il vit une dizaine de garçons d'environ une douzaine d'années disputer un match de hockey sans patins dans la cour de l'école. Noah s'arrêta un instant pour les observer. Il se souvenait d'avoir joué au hockey lorsqu'il avait cinq ou six ans, mais il n'avait jamais rejoué de sa vie. De temps à autre, il regardait avec détachement sur Internet les résultats concernant le Canadien de Montréal puisque son père était resté très attaché à l'équipe, mais lui-même n'avait pas pris un bâton dans ses mains depuis qu'il était tout jeune.

Noah était un grand sportif. Il était ce qu'on appelle un naturel, c'est-à-dire qu'il avait des aptitudes marquées pour les sports en général. Grand pour son âge, athlétique et très mobile, il avait toujours eu une vision du jeu qui lui donnait un avantage marqué sur ses adversaires dans tous les sports. Au cours de ces longues années passées dans plusieurs pays, son père l'avait initié à plusieurs sports pour faciliter son intégration. Il avait appris à jouer au soccer, bien sûr, mais il avait aussi pratiqué le tennis, le badminton, le rugby, le basketball et même un peu de judo lors d'un court séjour au Japon. Richard avait toujours profité du sport pour faire connaître les coutumes d'un nouveau pays à son jeune fils.

Noah regardait jouer les jeunes et il sentait des fourmis dans ses jambes. Depuis le tremblement de terre, il n'avait eu ni le temps ni le goût de pratiquer un sport et il se rendait bien compte que cela lui manquait. Il reprit son exploration de l'école même s'il aurait bien accepté une invitation de ces enfants pour jouer avec eux. De quoi aurait-il eu l'air, lui qui les dépassait de plus d'une tête ?

Il s'approcha d'une fenêtre et regarda à l'intérieur de l'école. C'était une classe parmi tant d'autres avec des bureaux et un tableau à l'avant pour l'enseignant. À quoi d'autre s'attendait-il ? se dit-il. Tout à coup, il éprouva un sentiment bizarre. Il se rendit subitement compte qu'il n'avait aucunement l'envie de fréquenter cette école. Il n'avait plus le goût non plus d'étudier des choses inutiles qu'il oublierait de toute façon dans quelques jours. Il sentait une colère et une révolte monter en lui. Il ne savait pas où était exactement sa place, mais elle n'était sûrement pas à l'Académie Bellevue de l'est de Montréal !

Par contre, quel choix avait-il vraiment ? Il n'avait que 16 ans. Deux de plus et il serait majeur. Deux de plus et il pourrait refuser de suivre ses parents au doigt et à l'œil comme il l'avait toujours fait, docilement. Déjà, l'année suivante, il serait dans un cégep, un peu plus libre, espérait-il. Pour l'instant, il devait continuer à obéir. Sa mère lui avait toujours enseigné à ne pas lutter contre les événements sur lesquels on n'a aucun contrôle. Il valait mieux s'adapter à la situation et en tirer le meilleur parti au lieu de se battre et de critiquer constamment. Ce mode de vie l'avait toujours bien servi jusqu'ici, lui permettant de déménager de ville en ville sans trop de peine. C'était plutôt encourageant de penser que Montréal était la dernière étape, après tout. Lorsqu'il serait majeur, il repartirait sur la route, mais cette fois, c'est lui qui choisirait les destinations.

Noah continua de marcher dans le quartier. Il était maintenant 11 heures. Les gens se précipitaient dans les petits commerces pour faire leurs achats. Noah n'avait encore vu aucun jeune de son âge. Sans doute était-il encore trop tôt. Les jeunes de 16 et 17 ans « normaux » avaient dû sortir la veille et ils dormaient encore à poings fermés. Et lui, parviendrait-il à devenir « normal » parmi les autres ? Il le saurait bien assez tôt, car dans deux jours, ce serait sa rentrée scolaire.